

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

BADJENS

DELPHINE MINOUI

BADJENS

Roman



VOIR DE PRÈS

En exergue : extrait du poème « Si le ciel désire voir mon visage », traduit du persan par Jalal Alavinia en collaboration avec Thérèse Marini et publié dans le recueil *Tâhereh lève le voile*, © L'Harmattan, collection « L'Iran en transition », 2014.

© 2024, Éditions du Seuil.

© 2024, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-743-6

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

*À la mémoire de Mahsa,
Nika, Sarina, Armita...
et à toutes les (re)belles d'Iran.*

Si je confie au vent ma chevelure
ambrée, j'attraperai toutes les
gazelles des champs.

Si de khôl je farde mes narcisses
tendres, je plongerai le monde dans
les ténèbres.

Si le ciel désire voir mon visage, il
sortira chaque matin son miroir en
or.

Tâhereh (1817-1852),
poétesse mystique persane et
pionnière du féminisme iranien,
exécutée après s'être dévoilée
devant une assemblée d'hommes.

Chiraz, 24 octobre 2022

T'entends leurs cris ?

*Tu les entends t'applaudir alors que
t'as encore rien fait ?*

Froussarde ! T'es même pas cap.

*Même pas capable de grimper sur la
benne.*

*Autour de toi, les cris résonnent :
« Boro dokhtaram ! », « Vas-y, ma
fille ! »*

*En plein milieu de l'avenue Zand, les
manifestants ont renversé une grosse
poubelle en ferraille.*

Elle te fait de l'œil.

Tu brûles d'envie de l'escalader.

Tu flippes.

Tu te revois. Petite et peureuse.

*Invisible sous ce foulard obligatoire
qui pend au bout de ton index trans-
formé en potence.*

*Tu te revois et tu te dis : Je fais quoi,
là ?*

*Il y a encore cinq minutes, tu frimais
comme un mec en arrachant ton hijab.*

*Et là, tu pisses dans ta culotte comme
une gamine.*

Vas-y, fonce !

T'as plus rien à perdre.

*Tu vois ces rues noires de monde, tous
ces gens qui font bloc contre les flics ?*

*Pour une fois que les hommes te pro-
tègent au lieu de t'écraser...*

Allez, plus que deux petits pas.

Dépêche-toi !

Ne te retourne pas !

T'en fais, une tête !

Ça y est, tu t'agrippes à la benne.

Oui, c'est toi qu'on acclame.

Toi, la reine d'un soir qui monte enfin sur son trône.

Attention ! Tes mains dérapent. Tes jambes... flagellent !

Concentre-toi !

Concentre-toi sur ce corps qui t'a toujours échappé.

Voilà, c'est bien... Tu y es !

Imagine un film d'action.

Tu te dédoubles.

Tu connais ça par cœur.

Sérieux, tu crèves l'écran !

Regarde en bas.

Oui, c'est pour toi, ces doigts en V.

Pour toi, ces mèches de cheveux coupées.

Pour toi encore, ces paires de ciseaux brandies comme des épées.

Punaise, c'est kiffant, non ?

Et les klaxons. Tu les entends, les klaxons ?

Et les chansons, et les slogans : « Mort au dictateur ! », « Vous nous combattez, nous vous combattons ! », « Je me ferai nue jusqu'à ce que tu perdes la vue »...

Tu tends l'oreille.

Tu te marres et tu pleures.

Parce qu'en vrai t'as les boules.

Il y a un mois, une fille de ton pays, Mahsa Amini, a été tuée à cause d'un foulard mal ajusté.

Elle marchait dans la rue.

La police l'a arrêtée.

Ça s'est mal terminé.

C'est pour Mahsa que t'es là.

Parce que Mahsa, ça aurait pu être toi.

Ou ta voisine. Ou ta meilleure amie.

Tu sèches tes joues mouillées.

*Tu rassembles en queue-de-cheval
tes cheveux en bataille.*

Bravo, c'est mieux !

*À présent, tout est en ordre. L'actrice
et les figurants.*

Le personnage principal, c'est toi.

Le rôle te va comme un gant.

*Tu bombes la poitrine sur ta poubelle.
Tes yeux noirs percent l'horizon.*

*À tes pieds, la foule hurle de plus
belle : « Vas-y, ma fille ! »*

Tu n'entends plus rien.

*Ni les slogans, ni les crissements
de pneus, ni le ronron crescendo des
motos.*

*Les matraques des miliciens frappent
sur la paroi.*

Mais ça non plus tu n'entends pas.

*Tu penses juste au briquet, caché dans
ton soutif.*

*Ta main glisse sous ton manto, effleure
ta poitrine.*

Tu attrapes le briquet.

*Tu le sors, puis le serres fort, très fort,
entre tes doigts.*

Tu ne t'es jamais sentie aussi vivante.

*Il suffit d'une étincelle pour que ton
foulard parte en fumée.*

Prête ?

Action !

J'ai 16 ans.

Aucun cri ne sort de ma bouche.

Je me parle à moi-même depuis ce corps qui ne m'a jamais appartenu.

J'ai 16 ans. Je pèse 47 kilos et je mesure 1,59 mètre.

Je les entends hurler « Vas-y, ma fille ! » et je repense au premier cri :

– Dieu, c'est une fille !

Ce cri d'avant ma naissance.

Le cri fondateur.

Originel.

Celui des hommes de ma famille agglutinés au-dessus du ventre de Maman.

Je les imagine, mon père, mon grand-père, ses frères et ses cousins, les yeux scotchés sur l'écran affichant mon

foetus en 3D. L'obstétricienne bafouille « Désolée », « Désolée », et eux, ils sont ahuris comme si la bombe atomique venait de s'écraser sur Chiraz.

C'est mon père qui avait insisté pour l'échographie. Il voulait s'économiser le papier peint bleu sur le mur de ma future chambre et le joli berceau en osier en cas d'« erreur », comme il m'a longtemps appelée.

J'ai 16 ans et je rembobine tout en accéléré.

Les jurons. Les lamentations. La porte qui claque. Ce mot, « Désolée », « Désolée », comme un disque rayé.

Mâmân m'a tellement raconté la scène qu'il me semble l'avoir vécue en pleine conscience. Dans le ventre maternel, le liquide amniotique fait caisse de résonance.

Mes petits pieds s'emballent. Coups